

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

UNE NUIT TERRIBLE

Nous causions, il y a quelques semaines, un gentilhomme russe et moi, au bal de l'Hôtel de ville, dans l'embrasure d'une fenêtre, de la douceur de la température du mois de février 1867 où nous étions.

—Vous êtes bien heureux, me disait celui-ci, de jouir dans votre pays d'un aussi bel hiver. Il n'en est pas de même en Russie et les loups doivent s'en donner à cœur joie. Oh ! les loups !

—Les loups ! les loups ! Je parie que ces terribles carnassiers vous ont joué quelque méchant tour, dis-je à mon interlocuteur.

—En effet, vous ne vous trompez point.

—Parbleu ! racontez-nous cela.

—Volontiers, si cela peut vous intéresser.

Mon ami Arthur A... et Charles de P... se groupèrent sur une des causeuses dans un des salons assez éloigné de ceux où l'on dansait pour que les sons de l'orchestre ne nous arrivassent que comme un murmure lointain, et M. de Geroskoff commença en ces termes :

“ C'était en Gallicie, aux environs de Lemberg où ma sœur Aninia et moi nous étions en visite chez la comtesse Labanof... A peine avions-nous passé la moitié du temps que nos parents nous avaient fixé, que nous reçûmes la triste nouvelle que mon père était tombé subitement et dangereusement malade.

“ Les regrets de notre aimable hôtesse qui se séparait avec chagrin de ma sœur Aninia, qu'elle regardait déjà comme sa belle-fille, ne purent nous retenir. Nous nous décidâmes à partir sans délai, et à continuer même notre route de nuit ; la neige avait cessé de tomber, il faisait clair de lune et notre conducteur, le vieux chasseur de mon père, était un homme d'une expérience consommée. Enveloppés de fourrures, munis de provisions, nous montâmes dans notre traîneau.